

que dans les journaux américains, les questions suivantes : Si la petite vérole est contagieuse ; si le vaccin est un antidote, un préservatif certain contre la petite vérole ; si pratiquée dans les localités où règne la petite vérole, la vaccination n'est pas plutôt nuisible qu'avantageuse ? Je ne discuterai pas ces questions croyant que pour y répondre il suffira de citer deux faits à ma connaissance et dont j'ai été un des témoins oculaires.

Un bâtiment, sous pavillon des Iles Sandwich, relâcha à Tahiti. A peine était-il à l'ancre dans le port de Papeete, qu'on apprit que quatre hommes de l'équipage étaient morts de la petite vérole pendant la traversée. Une quarantaine très sévère fut immédiatement établie ; mais je ne sais comment, M. Blacklor, consul américain, qui avait trois ou quatre ballots de marchandises à bord, parvint à les faire porter chez lui à terre. Le lendemain le bâtiment quitta le port et trois semaines après la petite vérole se déclara dans la maison de M. Blacklor ; deux de ses domestiques en furent atteints.

Les Indiens qui ne croyaient guère à la contagion de cette terrible maladie, visitaient les malades, et bientôt il y eut des cas nouveaux, peu nombreux d'abord, mais qui, malgré l'hôpital qui avait été établi et les précautions qu'on prenait, ne cessèrent d'augmenter, de manière qu'en moins de trois mois, 200 Indiens avaient succombé à Papeete et aux environs, et la maladie régnant encore avec fureur, des cas isolés s'étaient déclarés dans toutes les parties de l'île. La mortalité était effroyable. Les neuf dixièmes de ceux qui furent atteints succombèrent.

De voir ce peuple dans cet état, sans pouvoir lui apporter le moindre remède, était vraiment triste. Ni les remèdes des Indiens, ni ceux des docteurs étrangers, ni la fumigation d'herbes aromatiques, etc., etc., rien ne fit le moindre bien. La maladie continua à se propager, et la mortalité était si grande que la frayeur devint générale, au point que dans plusieurs maisons les parents et amis abandonnaient ceux qui s'y trouvaient atteints de la maladie. Déjà une partie de la population de l'île s'était sauvée dans les montagnes.

Heureusement un bâtiment de guerre américain qui arriva à cette époque, environ trois mois après que la maladie avait été introduite dans l'île, avait du vaccin à bord. Immédiatement environ 60 enfants et adultes furent vaccinés par le docteur Dubord. Le vaccin ne prit que sur un seul, le fils d'un missionnaire anglais nommé Daeling. Dès que les pustules furent bien formées et à l'état de pouvoir se reproduire, un grand nombre d'autres personnes, surtout des enfants et des adultes furent vaccinés, et tous avec succès. Mais les Indiens, qui ne croyaient guère à l'efficacité de ce remède, ne s'y soumettaient que difficilement.

J'avais fait vacciner dans ma maison presque de force une jeune fille d'un voisin indien chez qui la petite vérole venait de se déclara-